

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 6

Artikel: Ce qu'on voit et ce qu'on entend dans les trams
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198617>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGELER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerre, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.
Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La fête de Lunay.

Sous ce titre, nous reproduisons du *Pré aux noisettes*, de Juste Olivier, la description d'une de nos fêtes villageoises. Ces quelques pages nous montrent combien notre poète national comprenait les mœurs champêtres, combien il les a aimées et étudiées parmi nos braves agriculteurs, avec lesquels il avait tant de plaisir à s'entretenir. Nombre de ses poésies, — un peu trop oubliées, hélas, — sont un des tableaux on ne peut plus vivants de la vie des champs.

La fête de Lunay, où toute la population était invitée, s'ouvrait, le matin, par un service à l'église, et revêtait l'après-midi son caractère national par un tir à la carabine et une promenade militaire; puis vers quatre ou cinq heures, elle avait, pour clôture, un banquet rustique, mais copieux, prolongé fort avant dans la soirée par les hommes d'âge mur, tandis que, tout à côté, dansait la jeunesse de Lunay et du voisinage.

Les voûtes feuillées de trois énormes platanes abritaient avec une égale impartialité le bal et le banquet, qui se trouvaient ainsi côté à côté, mais sans concurrence fâcheuse, et, au besoin même, pouvaient se tendre la main.

Aux deux extrémités et sur les bords, des branches de sapin complétaient cette salle de verdure dont les platanes formaient le toit. Un de ses côtés, cependant, restait ouvert, le long d'un mur à hauteur d'appui qui soutenait et rehaussait le sol.

D'ici, la vue courait d'un trait, mais en pente douce, jusqu'au lac, qui s'étendait à distance au pied des montagnes comme une plaine bleue, non moins immobile en ce moment que celle des prés et des champs de ses rives, mais trop belle pour être foulée par des pas humains.

S'il faut tout dire même, ce n'était pas cette dernière et incomparable décoration de la salle de verdure qui attirait le plus les regards de ceux qu'elle rassemblait sous ses arceaux de feuillage. Pour les danseurs, c'étaient beaucoup plutôt les yeux, il est vrai, riant et limpides de leurs jolies compagnes; pour les convives, au lieu des montagnes qui se dressaient à l'horizon, celles qu'ils espéraient voir bientôt se dresser dans leurs assiettes; au lieu de l'armée des cieux, l'armée des bouteilles, et quant à ce dormant cristal des flots, le grand nombre n'y pensait guère plus qu'à celui des carafes, dont le contenu dormait encore mieux.

Tout s'était passé jusqu'ici dans les règles et comme à l'accoutumée; quelques accidents fortuits étaient même venus animer le tir, lui ôter un peu du sérieux de tout exercice dans lequel l'intérêt et la passion sont en jeu, et préparé déjà les esprits à la bienveillance et à la bonne humeur. Quelques plaisants y avaient amené Jacques Balalarme, un espèce d'idiot ou de « simple », qui passait sa vie à rôder les campagnes, cherchant des nids d'oiseaux et visitant matin et soir ceux qu'il avait découverts, ramassant les fruits tombés sur le bord de la route et ne faisant pas scrupule d'y en adjoindre d'autres qui, décidément, n'avaient pu rouler si loin. Ceux qui l'avaient amené au tir lui chargèrent une arme, d'ailleurs convenablement, mais au lieu de lui donner une carabine moderne, rayée, courte et relativement légère, ils lui en choisirent une qui avait déjà servi à plusieurs générations. Comme elle était longue et pesante, ils y ajoutèrent un échafaudage de banquettes s'élevant à la hauteur de l'œil et sur lequel il pourrait, au besoin, la laisser reposer par le milieu du canon. Il s'approcha de la ca-

rabine, l'appuya ou plutôt l'enfourcha, à l'aide de ses voisins, dans le creux de son épaule naturellement en saillie, la soutint même en l'air de son bras rugueux, lui communiqua de haut en bas et de gauche à droite le balancement involontaire de son corps, toujours assez mal de niveau, se rendit un peu plus stable en écartant les jambes autant que leur courbe le lui permettait, ferma un œil, puis l'autre, en tordant la bouche dans le sens opposé, essayant ainsi de quel œil on visait et, n'y voyant pas pour lui de différence appréciable, toucha la détente... Le chien s'abattit, l'étincelle jaillit, mais l'arme fit long feu.

Allarmé de ce bruit de fusée pétillante à son oreille, Jacques déposa prestement la carabine sur ce qui lui servait de support et, se secouant les doigts, s'enfuit avec des grimaces épouvantables, mais au même instant le coup partit et le bon de l'affaire, c'est que la balle alla se planter droit au fin milieu de la cible. Ce fut le plus beau coup du tir.

On ramena Jacques, on ramassa la carabine parmi les débris d'échafaudage de banquettes qu'elle avait fait crouler. On ne pouvait lui donner le prix, car ce n'était pas une personne morale, ni à Jacques, puisqu'elle avait fait le coup toute seule, double décision qui arrangea fort les tireurs; mais on couronna la vieille arme de guerre, dont le dernier exploit dépassait tous ceux de sa jeunesse, on mit un énorme bouquet dans sa gueule de fer, on la promena ainsi empanachée et enrubannée, aux sons de la musique et du tambour, et on la fit porter à Jacques, auquel on donna en outre, dans le festin, non la place d'honneur, mais ce qu'il eut la sagesse d'estimer davantage une assiette qui ne désemplissait pas.

Le festin s'ouvrit donc sous des auspices assez gais, aussi n'eût-il pas de ces silences trop éloquents où l'on n'entend que la voix des fourchettes. Tout en s'escriant au mieux de la sienne, chacun trouvait le moyen, sans perdre une bouchée, de dire un mot à son voisin; mais au dessert, on se tut pour écouter les toasts, les santés, comme disent les bonnes gens de Lunay. « Qu'ils vivent ! » est la finale obligée des toasts au pays de Lunay. Sur quoi toute l'assistance entonne la chanson consacrée :

A cette santé que chacun y réponde !
Amis, buvons tous à la ronde,
Buvons tous à cette santé !

Ici un point d'orgue aigu, prolongé jusqu'au fond du verre. Et alors, un fougueux *scherzo* :

Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargarille, gouille,
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargarillera !

Puis de nouveau un ton lent et grave, approprié à la sagesse des réflexions qui vont suivre, mais revenant peu à peu vers la fin à l'allégre.

Qui en boit
S'en ressent,
Qui n'en boit
S'en repent.

Vaut mieux boire et s'en ressentir
Que de n'en pas boire et s'en repentir.
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargarille, gouille;
Maudit soit qui n'en boira
Et qui ne s'en gargarillera.

Ce qu'on voit et ce qu'on entend dans les trams.

Nombre de lecteurs trouveront sans doute ce titre un peu bizarre. « Ce qu'on voit et ce

qu'on entend dans les trams ? » diront-ils, « mais rien, absolument rien que ce qu'on voit et ce qu'on entend dans tous les véhicules de ce genre, omnibus, chemins de fer et autres : des gens qui vont à leurs affaires ou qui en reviennent, tous absorbés par des idées ou des intérêts divers. »

N'importe, il n'est pas toujours besoin qu'un homme parle pour connaître à peu près ce qu'il pense, ce qui le préoccupe, quel est son métier, son commerce et sa position sociale. L'homme le plus froid, le plus impassible, le plus *polu* peut être deviné. Pour avoir réellement du plaisir à voyager dans les trams, il faut être un peu physionomiste.

D'un autre côté, et vu les grandes facilités que les trams nous procurent, ils sont de plus en plus fréquentés; et, par ce fait, ils contribuent certainement à entretenir les relations d'amis et de connaissances qui, en l'absence de ce nouveau moyen de locomotion, se veraient peut-être beaucoup plus rarement.

Et que d'autres agréments encore !

C'est dans les trams, nous disait l'autre jour un Lausannois, qu'on a l'occasion de voir les plus jolies et les plus aimables dames de notre ville, avec lesquelles on a tant de plaisir à causer un instant. Il est vrai, ajoutait-il, qu'on ne les connaît pas toujours et qu'il faut se borner à les regarder timidement, en gardant le silence le plus absolu. Mais, malgré cela, j'ai souvent remarqué qu'avec de la politesse et de la galanterie, il y a toujours moyen d'engager la conversation. Il est rare qu'une jolie dame n'ait pas dans les mains ou sur les bras quelques mignons petits paquets ou autres objets. Eh bien, — est-ce intentionnellement ? je l'ignore, — elles ne manquent presque jamais de laisser choir quelque chose.

Alors, en galant homme, vous vous précipitez sur l'objet tombé et vous le restituez à sa propriétaire d'un geste facile et gracieux, tout en vous inclinant légèrement.

La dame remercie, non moins gracieusement, et la glace est rompue.

Alors, vous hasardez :

« Quel temps superbe ! madame. »

— Superbe pour la saison, monsieur.

— Oui, un rayon de soleil remet bientôt tout en gaité.

— N'est-ce pas, monsieur, on se sent tout autre.

Etc., etc.

A trois ou quatre fois, continue notre Lausannois, j'ai eu pour vis-à-vis, dans le tram, une dame charmante, une figure adorable, à l'air très distingué, mais paraissant d'une froideur, d'une indifférence parfaite pour tout ce qui l'entourait. Elle regardait vaguement devant elle par les portières, mais ne paraissait voir personne.

J'aimerais cependant bien, une fois, rencontrer son regard, disais-je à part moi, car ce regard doit être enchanteur quand même : elle est si jolie !

Et je grillais d'envie de lui dire un mot, un mot seulement.

Enfin, à l'arrêt du tram, qui était bondé de voyageurs, je joue des coudes, je gagne le marche-pied et saute à terre.

La jolie dame apparaît bientôt au milieu de la presse qui se fait à la sortie, et paraissant très soucieuse d'un magnifique bouquet courant grande chance d'être écrasé.

Vite je m'approche — d'un air aimable comme d'habitude — en disant : « Permettez, madame ! » D'une main, je saisis le bouquet, de l'autre, je l'aide à descendre avec toute la délicatesse, tous les ménagements dont je suis capable.

« Vous êtes trop aimable, monsieur, me dit-elle, je vous remercie bien vivement... Il y a tellement de monde !... Merci encore, monsieur, ajouta-t-elle en s'éloignant et en esquissant un de ces sourires qu'on n'oublie jamais ! »

Ce sont là les petits agréments des trams.

Ces quelques incidents suffisent du reste pour nous donner la preuve que les trams peuvent nous procurer des rencontres charmantes et même devenir parfois le point de départ de relations fort agréables.

D'ailleurs, je suis parfaitement d'accord avec la personne qui me communiquait ainsi ses impressions. Impossible de voyager n'importe dans quel véhicule, trams, bateaux, omnibus ou chemins de fer, sans échanger quelques paroles avec mes voisins. Quelquefois, je suis reçu par une *remauffée*, mais neuf fois sur dix, je les dégage, et tout va bien.

On m'adressera peut-être à ce sujet la question suivante : « Quand le monsieur dont vous venez de nous entretenir se trouve seul en tram ou à peu près seul, ce qui peut arriver, quand il n'y a ni bibelot, ni bouquet qui puisse lui fournir l'occasion de manifester son inaltérable galanterie, que fait-il et où est le plaisir ?... »

Ma foi, je l'ignore. Veuillez, s'il vous plaît, le lui demander quand vous aurez le plaisir de le rencontrer.

Quant à moi, en telle occurrence, je parcours d'un œil rêveur les écriteaux qui tapissent les parois et le plafond du wagon, m'arrêtant de préférence sur le charmant chromo affiché par la fabrique Nestlé. C'est, vous le savez, une jeune mère tenant son enfant dans ses bras et amenant, à portée de ses lèvres, les joues rosées du petit qu'elle couvre de baisers avec une ineffable effusion : « Oh ! vois-tu, bijou, si je m'écroulais, je te mangerais !... »

Je dis les joues rosées de l'enfant, car elles ont en effet la teinte et le velouté de la pêche. Son corps tout nu, rondet, potelé est mignon : un vrai chérubin ! « C'est un enfant qui se vient bien », disent les amies de maman.

Et grâce à quoi, je vous prie ? A la farine lactée, paraît-il.

Quoi qu'il en soit, ce chromo nous donne là une délicieuse scène de famille, sur laquelle mes yeux, ainsi que je viens de le dire, s'arrêtent et se reposent agréablement, et qui me fait d'ailleurs oublier mon unique compagnon de voyage à ce moment-là, un gros bourru à la barbe en broussaille, assis à l'autre extrémité du wagon, et qui m'a lancé, à deux ou trois reprises, un regard d'ours mal léché.

Une nouvelle course en tram, dans la journée même, ou le lendemain, ne tardera pas à nous dédommager de ce petit contre-temps.

(A suivre.)

L. M.

Œil pour œil, dent pour dent.

Si vous aviez vu, ce jour-là, la vieille Julie rablonner ses pommes de terre, vous auriez tout de suite deviné qu'elle n'était pas de bonne humeur. Cela se voyait rien qu'aux puissants coups de rablet qu'elle donnait, au risque de couper les rames de ses pommes de

terre. Cela ne vous étonnera pas quand je vous aurai dit qu'elle pensait à son mari.

Ah ! c'est que la Julie était rudement mal partagée sous ce rapport. Est-y Dieu possible qu'une femme soit enroulée comme ça par un homme ?

Vous pouvez pas vous figurer dans ce monde une route pareille.

Un rupian d'abord, qui avait mangé — et bu surtout — une bonne empartie de son bien, et de celui de sa femme, et puis un ivrogne fini, qui pendant des semaines ne décaissait pas de faire la rioule.

Ma fi, quand on pense à tout le pays que la Julie avait déjà vu avec cet Ostrogoth, on comprend qu'elle en avait assez, et qu'elle n'en pensait pas grand bien.

Elle était arrivée au haut de sa ligne, et tout en redressant ses vieux reins qui crennaient comme une porte sans huile, elle acheva son discours :

« Tout de même, je lui cors pas le mal, mais si jamais il pouvait chevrer comme il m'a déjà fait chevrer, depuis quarante ans qu'on est marié, il me ferait pas mal de lui. »

On était au milieu de l'après-midi. Il faisait une chaleur terrible : pas un souffle d'air ne descendait des montagnes. La Julie n'aurait pas demandé mieux que d'aller faire son café, mais elle était trop vaillante pour laisser ainsi sa besogne à moitié faite, et, avec un soupir, elle se remit à l'ouvrage. Ce soupir... était-ce le mari qui le causait, était-ce le café ? Peut-être autant l'un que l'autre.

La Julie avait un faible : le café. Du reste, comme elle le disait elle-même :

« Une tasse de bon café, c'est le meilleur remède qu'on connaisse pour les femmes et les chèvres. »

Aussi, quand elle eut donné le dernier coup de rablet, je vous promets qu'elle ne s'amusa pas à quinquerner encore une heure, et qu'elle s'en revint droit à la maison.

Elle posa son rablet sous l'égout de la fontaine, se lava les mains, ôta ses souliers tout enterrassés et entra à la cuisine.

Dieu ! qu'il y faisait bon frais. La Julie, sans tarder, fit du feu au foyer et mit dessus le coquemar, qui commença presque tout de suite à chanter, et, tout près, la cassette pleine de lait.

La Julie prit son moulin à café, le remplit, et, assise sur la pierre du foyer, le moulin entre ses genoux, se mit à moudre, déjà joliment reposée de sa fatigue par la bonne odeur du café moulu.

Tout à coup, elle eut un saisissement. En levant machinalement les yeux pour suivre du regard quelques étincelles qui filaient dans la fumée bleue, elle venait d'apercevoir le corps de son mari qui se balançait dans la cheminée au milieu des lards et des saucissons.

Du coup, elle lâcha son moulin, et son premier mouvement fut de sortir chercher du secours pour dépendre le pauvre homme.

Puis elle réfléchit. Tout de suite elle se représenta sa maison envahie par les voisins et les gens de la justice, son coquemar et sa cassette renversés dans les cendres, son café oublié et tout cela pour ce vieux qui la tourmentait depuis tant longtemps.

Elle se ravisa.

Et une autre idée dut sans doute lui venir à l'esprit, car un mince sourire passa entre ses vieilles lèvres.

« Aïe, la quena pouta pôtà que te fa, fit-elle en s'adressant au vieux qui grimaçait horriblement. Mon pouro vilhio, t'è faut lài resta ou cor onna vouarbetta. Ié vu adi bairé mon café. »

Et elle continua paisiblement ses préparatifs. La cafetière de cuivre attendait, les pieds dans les cendres : elle versa dessus l'eau

bouillante, bien lentement, reposant à chaque instant le coquemar pour laisser couler le café goutte à goutte. Puis elle versa le lait dans un grand pot jaune à fleurs, et, comme chaque jour, elle but son café bien chaud, à petites gorgées : trois tasses comme toujours, pas une goutte de plus, pas une goutte de moins. Puis elle s'essuya la bouche du coin de son tablier, mit de côté la vaisselle et alla chercher la justice.

Vous pensez bien le tredon qui s'ensuivit. Le juge de paix arriva pour faire les constatations légales ; une foule de voisins le suivirent et envahirent la cuisine si propre de la Julie.

Avant de monter à l'échelle pour couper la corde, le juge remarqua le feu à moitié éteint et les restes du goûter ; puis, moitié plaisant, moitié sérieux, se retourna vers la Julie.

— Dites moi, Julie, on dirait que vous avez voulu le fumer, votre homme ?

— Ecoutez moi, monsieur le juge, répliqua la Julie : coqua por coqua. Tout se paie en ce monde. Il m'a assez fait sécher pendant sa vie : je pouvais bien le lui rendre un tant soit peu après sa mort.

PIERRE D'ANTAN.

Celle du vieux docteur.

Un bon vieux médecin de notre ville nous contait, entr'autres, cet amusant souvenir. En ont-ils des souvenirs, les vieux médecins, et de drôles !

Laissons-lui la parole.

« Un jour, je fus appelé subitement chez nos forains, pour un cas grave.

— On serait bien reconnaissant à mossieu le docteur de monter immédiatement ; c'est très pressant, disait la personne chargée de me venir chercher.

Je montai de suite. Il s'agissait d'une jeune fille atteinte d'une maladie très grave du foie.

D'emblée, je vis que tout espoir était perdu. Les secours de la faculté arrivaient trop tard.

C'est souvent le tort de nos campagnards d'attendre au dernier moment pour appeler le médecin. Ils croient que nous pouvons ressusciter les morts.

Pour la forme, je prescrivis quelques potions, destinées surtout à adoucir les dernières souffrances de la malade. On ne m'eût pas pris au sérieux sans cela.

Le lendemain, quand je retournai, la jeune fille était morte.

Tandis que j'adressais quelques paroles de consolation à la famille, réunie, silencieuse, autour du lit de la défunte : « Dites-moi, mossieu le docteu, me fit la mère, regardez voir ces bouteilles que vous nous avez fait chercher hier ; elles sont encore presque pleines, vous voyez. La pauvre Julie n'en a bu que deux cuillerées. Croyez-vous que le phramacien voudrait reprendre le reste ? »

— Hélas ! ma chère, je n'en sais rien, répondis-je en me mordant les lèvres pour ne point sourire, et tout interloqué d'une pareille question en un pareil moment, il vous faut le lui demander au phramacien.

Deux mois après, la paysanne frappait à ma porte. Elle venait me régler mon compte.

« Ma foi, murmura-t-elle, en posant son argent sur la table, c'est bien un peu cher, puis-que, quand même, la Julie est morte. »

Je ne relevai pas le propos et demandai plutôt à ma cliente ce qu'elle avait fait, en fin de compte, des drogues qui pesaient si fort sur sa conscience, et si le phramacien les avait reprises ?

« Ah bien oui, en voilà encore des gens que ces phramaciens. Il n'a rien voulu entendre. Y m'a dit que les bouteilles étaient entamées et qu'y me fallait les garder. »

— Alors, vous avez jeté ces remèdes ?

— Jetés !... Mais que dites-vous là !... J'ai dit à mon homme et à mon gamin : « Y n'y a